

SAINT MAURICE

ET

LA LÉGION THÉBÉENNE ⁽¹⁾

La nuit vint ensuite. Cette nuit mémorable fut splendide. La lune argentait les cimes neigeuses ; les étoiles scintillaient ; l'air était doux, et le grave murmure des sapins se mariait à l'harmonie sauvage des cataractes. On voyait dans le camp romain un immense mouvement, une circulation incessante, une agitation inaccoutumée. L'écho répercutait à chaque instant le cri strident des ordres militaires. D'obscènes refrains se croisaient avec des imprécations de toute sorte. Les soldats buvaient à même à de grandes amphores pleines de vin et d'hypocras qui circulaient et se vidaient sans cesse. Parmi eux, les uns, rendus féroces par l'ivresse, étalaient une joie cynique ; les autres, sombres et mornes, s'asseyaient et penchaient la tête dans leurs mains accablés sous le poids de l'effroyable consigne du lendemain. Tous apprêtaient et fourbissaient leurs armes comme pour une grande bataille.

Pendant ce temps, il se passait des choses sublimes au camp d'Agaune. Maurice, Candide et Exupère avaient une notion trop exacte de Maximien et de sa haine implacable

(1) Voir la dernière livraison de la *Revue*.

contre le christianisme pour se faire aucune illusion sur le sort qui les attendait. Deux décimations restées inutiles entraînaient l'arrêt de mort de la légion thébéenne: elle ne pouvait survivre à cette double résistance.

Ces trois vaillants chefs savaient bien ce qu'ils avaient à faire; ils puisaient dans leur conscience une irrévocable résolution. Mais désirant laisser à chacun des leurs sa pleine liberté d'action et n'admettant que des victimes volontaires, ils rassemblèrent en cercle les cinq mille hommes qui restaient de la légion, et Maurice, d'une voix calme et sonore, fit retentir ces paroles :

« Chefs et soldats de la légion thébéenne, je vous ai
« réunis devant moi pour que vous choisissiez le parti que
« vous avez à prendre. Demain, soyez-en certains, l'armée
« impériale viendra cerner notre camp et nous égorger
« jusqu'au dernier. Trois partis s'offrent à nous.

« Le premier, c'est de fuir. La chose est facile. Nous
« sommes maîtres des défilés qui conduisent au lac Léman,
« et demain matin nous aurons mis, si nous le voulons,
« une longue distance entre nous et la vengeance de l'em-
« pereur.

« Le second, c'est de faire face à nos bourreaux, nous
« défendre, et vendre chèrement notre vie en courant le
« hasard des combats.

« Le troisième, c'est de subir la mort sans résistance et
« de nous laisser tuer en confessant notre foi.

« De ces trois partis, le premier est celui des âmes fai-
« bles. Il y a plus, c'est une insigne rébellion. Nous n'avons
« pas le droit d'abandonner notre poste et d'emporter hon-
« teusement les aigles qui nous sont confiées.

« Le second, moins honteux, serait néanmoins un crime.
« Il n'est point permis de résister au glaive impérial, même
« quand il punit injustement.

« Le troisième est le seul qui convienne à des enfants du Christ, à des militaires fidèles et loyaux comme nous. Mourons sous nos aigles, à notre poste, avec la satisfaction d'avoir accompli notre serment militaire jusqu'au bout.

« Ce dernier est le mien. Que ceux qui veulent faire comme moi restent ici. Quant aux autres, la route leur est ouverte; qu'ils partent et sauvent leur vie. Ils peuvent sortir des rangs à l'instant; je n'ai le droit de contraindre personne. »

Un grand silence suivit ce discours. Les rangs restèrent immobiles, pas un soldat n'en sortit.

— Ainsi donc, reprend Maurice avec enthousiasme, vous voulez tous confesser votre foi et mourir avec moi?

— Oui, nous le voulons tous, répondirent dans un seul élan cinq mille voix électrisées.

— Dieu soit loué, ô mes frères dans le Christ! reprit Maurice. Préparez-vous au martyre par la veille et la prière. Faites resplendir vos armures comme pour une fête, et dès l'aube du jour tenez-vous prêts à recevoir sous les armes et avec tous les honneurs de la guerre ceux qui viendront nous assiéger.

De grandes pensées envahirent alors le cœur de ces hommes qui se faisaient victimes volontaires pour leur croyance. Ils allaient et venaient dans le camp, livrés aux apprêts du grand sacrifice du lendemain. Eux aussi font reluire leurs armes et resplendir leurs glaives, ces glaives trempés tant de fois dans le sang des ennemis de l'Empire, et dont ils ne feront plus usage désormais. Leurs mâles visages reflètent un recueillement grandiose; tout leur être s'imprime d'une sérénité grave et d'une fermeté indomptable. Les uns se forment par groupes et s'agenouillent, élevant vers le ciel de ferventes prières; d'autres, sur un rythme oriental, chantent en

chœur des hymnes pieux. Il y en avait qui se promenaient en silence, drapés dans leurs manteaux et abîmés dans leurs pensées ; ils songaient sans doute à leur pays, à leurs épouses, à leurs enfants.

Plus d'un, né vers l'ardente Ptolémaïs, contemple les cimes glacées qui l'entourent, et regrette de ne pas revoir, en mourant, les portiques inondés de soleil de sa ville natale, les palmiers de l'oasis, les caravanes bigarrées, et le Nil, père des fleuves. Quelques-uns dorment çà et là d'un court sommeil, dernier tribut payé à la nature. Ils revoient en rêve Thèbes aux cent portes, le désert où ils sont nés, la tente en poil de chameau, et sur leurs joues ils sentent courir l'ardente caresse du simoun.

Parmi les officiers de la légion, il s'en trouvait qui avaient étudié à Alexandrie et à Ephèse. Ils s'étaient rassemblés entre eux, et philosophes chrétiens, devisaient de leur prochaine immortalité à la façon du Phédon. Quelques-uns, plus rêveurs, se taisaient et, regardaient le ciel comme pour le remercier des secrets qu'ils allaient connaître.

Il restait aussi parmi les Thébéens quelques soldats païens, venus des plaines d'Herмоopolis et même des confins de l'Éthiopie. Électrisés par le magnanime exemple de leurs frères d'armes, ils n'avaient point voulu sauver leur vie et séparer leur sort de celui de leurs compagnons. Ils ne voulurent pas non plus être séparés d'eux dans la mort ; et sentant les rayons d'une lumière divine pénétrer leurs âmes, ils se réunirent, et vinrent demander le baptême à Maurice. Le saint héros rendit grâces au ciel de les avoir touchés ; puis, les conduisant à une fontaine qui coulait dans le camp, il remplit un casque de son eau, et les fit agenouiller ; alors, prononçant d'une voix claire et solennelle les paroles sacrées, il versa l'onde sur la tête de ces néophytes et les fit chrétiens. A dater de cet instant, une seule âme anima toute la légion ;

une seule espérance la fit tressaillir ; un seul cri s'entendit :

Moriamur in Christo.

Ces pieux apprêts duraient encore quand parut le point du jour. Des teintes rosées se jouèrent dans les hauts glaciers, et le soleil émergea des Alpes Cottiennes. Ses lueurs naissantes étaient pures et sereines, comme pour faire honneur à l'aurole des vaillants martyrs. Ceux-ci se rangèrent en bataille sur le front antérieur du campement, au delà du fossé de circonvallation. Ils étaient là tous, dans une attitude humble et superbe à la fois, le glaive au flanc, le bouclier dans la main gauche et la lance dans la droite. Les enseignes déployées flottaient au souffle du vent matinal. Les sentinelles faisaient leur faction sur les points désignés, pour que le devoir militaire s'accomplît jusqu'au bout. A cheval, devant leurs troupes, et revêtus des insignes du commandement, Maurice, Exupère et Candide attendaient la consommation de leur destinée.

Déjà, dans la vallée, sur la route d'Octodurum, des nuages de poussière tourbillonnaient, et de grandes masses compactes se mouvaient dans la direction d'Agaune. L'œil exercé des chefs thébéens put compter bientôt trente mille hommes qui s'avançaient vers eux en ordre de bataille. En tête marchait l'empereur lui-même. Les viriles fanfares des clairons brisaient leurs notes éclatantes sur les parois sonores des grands rochers. L'armée impériale approche ; la voici aux portes du camp.

Maximien Hercule avait à ses côtés le farouche Rictius Varus. Quand ils aperçurent tous les deux l'héroïque phalange thébéenne, les rangs serrés, les armes hautes, et formidable dans son attente martiale, le César ne put s'empêcher de frissonner intérieurement et de dire à son compagnon : « Je l'avais bien prévu ; ils se défendront. Je vais

sacrifier contre eux dix mille hommes de mes meilleures troupes. Que les dieux protègent l'empire ! »

Puis, sur un signal donné par lui, des ordres circulèrent dans les rangs, et l'investissement du camp thébéen commença.

Quand toutes les issues furent bloquées, Maximien fit avancer sa première légion, et l'amena jusqu'à cinquante pas des Thébéens.

Alors, se détachant lui-même avec quelques officiers, il alla au-devant de Maurice, qui, le voyant marcher vers lui, descendit de cheval et s'inclina respectueusement.

D'une voix tonnante, l'empereur lui cria : « Maurice ! je daigne moi-même venir à toi, quoique rebelle. Cette insigne indulgence prouve l'estime que je te porte encore. Je t'adjure une dernière fois de te soumettre, de nous suivre, et d'obéir aux lois de l'Empire en venant avec nous sacrifier aux dieux. Viens, et tout sera pardonné. »

« César, répondit Maurice d'une voix humble mais ferme, tu sais quel dévouement ma légion et moi avons toujours témoigné à l'Empire ; notre passé l'atteste. Commande-nous ce que nous pouvons faire sans crime. Nous le ferons avec joie en bravant mille morts. Mais notre foi nous défend de rendre hommage à des idoles que nous abhorrons et de prêter des serments qui blessent nos consciences. N'insiste donc pas. »

« Alors prépare-toi à un terrible châtement. Toi et pas un des tiens ne survivrez à l'outrage impie que vous faites aux dieux et à la majesté impériale. J'aurai votre sang à tous, quoi qu'il en coûte et quelle que soit votre résistance. »

Sur quoi Maurice répondit :

« Nous ne nous défendrons pas ; nous mourrons. Nos vies sont à toi, prends-les. »

Et d'une forte voix, il poussa ce cri qui retentit jusque dans les derniers rangs de ses guerriers :

— Bas les armes !

A ce cri succéda un formidable cliquetis de fer et d'airain ; on eût dit une grêle métallique tombant drue et serrée sur le sol.

En un clin d'œil, tous les officiers et les soldats de la légion condamnée avaient jeté leurs glaives, leurs lances et leurs boucliers, Maurice, Exupère et Candide les premiers, en mettant aussi pied à terre.

Il se fit à ce moment, dans toute l'armée romaine, un silence plein de stupeur ; une sorte de terreur et de respect étranges gagnaient les cœurs. Maximien lui-même et Rictius restèrent hésitants ; la parole expira sur leurs lèvres. Mais l'étonnement fit bientôt place au courroux ; un sombre vertige transporta Maximien, qui cria aux Thébéens :

« Vous êtes maudits ; je vous mets hors la loi, et vous dévoue aux dieux infernaux ! »

Et ce disant, il ordonna à la première légion d'avancer et d'exterminer Maurice et ses soldats.

Pâles et tremblants, les vétérans composant la première cohorte marchent le glaive au poing contre les martyrs. Ils chancellent, ce rôle de bourreaux leur répugne ; ils voient devant eux se dresser un fratricide. Quand ils sont arrivés en face des Thébéens de la première ligne et qu'ils peuvent les toucher de leurs glaives, ceux-ci mettent un genou en terre, et se dépouillant de leurs casques, inclinent leurs têtes nues et sans défense.

A cette vue, les vétérans reculent ; leurs mains mal assurées laissent presque échapper le fer. Ils courbent le front ; plusieurs ont reconnu d'anciens compagnons d'armes, et il en est même dont les yeux se mouillent de larmes.

La pitié est contagieuse, et l'émotion qui a saisi ces vieux

guerriers pourrait gagner les soldats moins éprouvés; Rictius-Varus le comprend, et d'un coup d'œil communique sa pensée à Maximien. Ce dernier répond par un signe, et son fidèle lieutenant fait retirer les vétérans.

Il y avait, à quelques pas de là, une légion, la onzième, presque entièrement composée de Pannoniens, compatriotes de l'Empereur. C'était un ramassis de barbares féroces et sanguinaires que la civilisation romaine n'avait point polis et qui étaient dévoués corps et âme au prince né parmi eux. Son élévation à l'Empire avait exalté jusqu'au fanatisme leur orgueil national, et ils exécutaient aveuglément ses consignes les plus atroces, le sang étant leur élément favori.

Ils reçurent ordre d'avancer à la place des vétérans. Ayant bu outre mesure, comme le faisaient les Barbares, l'ivresse de la nuit les échauffait encore. Ils s'élancent avec des bonds de panthère et des rugissements sauvages contre les héros chrétiens toujours agenouillés dans l'attente du sacrifice. Plus rapides que la pensée, ils tranchent les têtes, percent les poitrines, éventrent de taille et d'estoc, coupent çà et là les membres palpitants, comme l'émondeur taille un arbre. Le fer froid et aigu pénètre dans les gorges, comme la tarière dans le bois que perce l'ouvrier. C'est un effroyable carnage, entremêlé de soupirs et de cris étouffés par l'énergie des mourants.

Cette horde de bourreaux accomplit sa marche contre les victimes, comme une bande de moissonneurs devant une récolte de blé mûr : à mesure que tombe une rangée d'épis, l'autre lui succède et tombe à son tour ; il en est ainsi des Thébéens. Le sang coule à ruisseaux ; une chaude et humide vapeur s'en dégage, vapeur qui enivre comme un vin nouveau.

A cette vue, à cette senteur, le vertige s'empare de tous

les soldats amenés pour l'exécution ; toute pitié s'évanouit chez eux, et une soif irrésistible de sang s'allume dans leurs veines. Leurs yeux se troublent, le délire les emporte, et ils éprouvent l'affreux besoin de se ruer à cette épouvantable tuerie. Fureur mystérieuse et fatale que le spectacle du carnage engendre, hélas ! chez tous les hommes !

Les voilà donc se mêlant aux Pannoniens et leur disputant les victimes, qui ne sont plus assez nombreuses pour leur rage infernale. Il grouillent par milliers dans la pelouse sanglante, et l'on entend d'horribles imprécations se mêler au bruit du fer. Ceux qui arrivent trop tard pour tuer un vivant, s'acharnent après les morts et les mutilent ; c'est à qui déploiera le plus de férocité.

En quelques instants l'effroyable sacrifice fut consommé, et pas un des Thébéens ne survivait avant qu'il fût midi ; cinq mille cadavres tronqués et mutilés dans tous les sens jonchaient la colline, et de larges rigoles de sang découlaient partout vers le Rhône, comme le vin coule du pressoir en automne.

La vengeance de Maximien Hercule était satisfaite.

L'armée romaine, si scrupuleuse d'ordinaire dans les honneurs funéraires qu'elle rendait à ses morts, ne daigna pas même accorder la sépulture à ces héros. Par la volonté de l'Empereur, leurs corps mutilés furent abandonnés aux oiseaux de proie comme d'infâmes dépouilles, et livrés aux flots torrentueux du Rhône qui les entraînaient jusqu'au Léman. Mais, la nuit venue, et pendant celles qui la suivirent, des mains pieuses, celles des chrétiens d'alentour, vinrent silencieusement et clandestinement recueillir la plus grande partie de ces restes sacrés. C'est grâce à elles que plusieurs villes possèdent maintenant des reliques de ces bienheureux. Ces reliques ont enrichi beaucoup d'églises d'occident, et la métropole viennoise se glorifie d'avoir eu en

partage celles de l'illustre saint Maurice. La phalange Thébéenne sera vénérée dans la chrétienté jusqu'à la consommation des siècles.

Or, pendant que les chrétiens helvètes vauaient ainsi à ces pieux et dangereux devoirs, il y avait, sur les lieux mêmes du massacre, une orgie colossale des soldats qui y avaient participé. Pour leur payer le salaire du sang versé, comme aussi pour noyer leurs remords, le divin Maximien Hercule faisait couler parmi eux des fleuves de vin et d'hydromel, et les rassasiait de toutes les victuailles qu'on avait pu rassembler de Sedunum au Léman. Le pillage du camp Thébéen leur fut donné comme un butin, et tout ce que possédaient de précieux ces enfants de la haute Egypte devint la proie de leurs bourreaux. Un tel délire de vin et de sang les saisit au point qu'ils égorgèrent avec furie un brave vétéran retiré chez les Vérages et appelé Victor, uniquement parce que cet honnête homme, qui était chrétien, témoignait son horreur de ce qui s'était passé. Ce vétéran a mérité aussi l'honneur de partager le sort des Thébéens, et figure au martyrologe dans leur glorieuse compagnie.

Le lendemain il fut procédé, dans les plaines d'Octodurum, aux cérémonies solennelles suspendues jusqu'alors. Hélas ! il y manquait toujours une légion ! Cela n'empêcha pas de brûler beaucoup d'encens pour les dieux, mais le front de Maximien resta sombre, et les soldats semblaient frappés de stupeur.

Deux jours plus tard, les campements se levaient, et l'armée entière, moins une légion, reprenait la route des Gaules : elle était suffisamment reposée.

Au bout de deux mois, les derniers Bagaudes étaient taillés en pièces sur les bords de la Marne, non loin de Lutèce (1),

(1) A Saint-Maur-des-Fossés.

et le divin Maximien Hercule revenait triomphant à Rome. A ce triomphe, il manquait encore une légion.

Aujourd'hui, quand on sort de Saint-Maurice pour aller à Martigny, on distingue, à un quart-d'heure de la ville, sur une colline appelée Varoliez, à droite de la grand'route, une chapelle assez simple, mais que viennent visiter de nombreux pèlerins dans le mois de septembre. Le site est grandiose et gracieux tout à la fois ; il semble naturel qu'une grande scène ait dû se passer là.

C'est en effet cette colline qui a bu le sang des Thébéens.

APPENDICE.

Je ne sais quel accueil est destiné à ce récit. Les morceaux de ce genre courent un danger sérieux, celui d'être traités d'amplifications, de roman, de légende arrangée à la mode de l'auteur. Il ne faudrait pas cependant que la crainte de ce reproche éloignât la littérature d'une veine féconde où elle peut exploiter de riches filons. L'histoire est un squelette que l'imagination, contenue dans une sobre mesure, peut recouvrir de muscles vigoureux et de chairs éclatantes. On peut arriver à l'intuition du vrai et du probable par la concentration des idées ; on peut, en s'isolant dans un point du passé, et en s'identifiant avec lui, lui rendre la vie, la couleur et la réalité. Le peintre ne procède pas autrement quand il reproduit sur la toile un épisode historique. La Cène, de Vinci, l'École d'Athènes, et la Bataille du Granique ne sont que des intuitions. Le tout est d'avoir la vision nette et lucide de ce qu'on veut peindre ou grouper. Elle ne peut jaillir que d'une communion intime avec l'époque historique où l'on s'abstrait, que d'une connaissance approfondie du milieu où

se mouvaît le drame que l'on veut retracer. L'auteur s'est efforcé de se mettre dans ces conditions, en préluant à l'écrit qui précède par l'étude sérieuse et complète des documents relatifs au martyre de la légion Thébéenne.

Ce sombre épisode des persécutions de la primitive Église en est sans contredit un des plus saisissants et des plus dramatiques. Histoire ou légende, il y a là une source d'émotions et de puissant intérêt.

J'ai dit: histoire ou légende. La critique historique se divise en deux camps à cet égard. Plusieurs écrivains ecclésiastiques protestants ont prétendu apocryphe la tradition de ce sanglant événement; on cite parmi eux: Du Bourdieu, Hottinger, Moyle, Burnet, Spreng, et enfin le savant Mosheim, qui s'est constitué le rapporteur impartial et consciencieux du procès en litige, et qui termine sa remarquable dissertation par ces mots: *Adhuc sub judice lis est.*

Résumons brièvement les arguments de ces écrivains. Ils nous disent:

Les actes du martyre de la légion Thébéenne donnés par saint Eucher, ne sont pas authentiques; ils ont été composés par un moine illettré du VII^e siècle. Eusèbe, le père de l'histoire ecclésiastique, passe ce grand fait sous silence. Il en est de même de Sulpice-Sévère, qui écrivait au V^e siècle l'histoire ecclésiastique en Gaule. Paulus Orosius l'ignore, lui qui a fait des commentaires sur l'expédition de Maximien dans les Gaules. Lactance n'en dit rien dans son beau livre *De mortibus persecutorum*, où il relate cependant tant d'exemples de la cruauté de Maximien. Prudence se tait aussi, lui, le célèbre poète qui a chanté les louanges des martyrs de son temps, et comme lui se taisent tous les écrivains du quatrième siècle qui nous sont parvenus.

La critique ajoute: Comment se fait-il qu'une légion de l'Empire Romain fût à cette époque toute composée de chré-

tiens ? Comment Maximien, qui était un bon général, se prive-t-il d'une force pareille à la veille d'une campagne importante ?

Enfin, Voltaire, avec sa légèreté et sa mauvaise foi habituelles, dépassant de bien loin tous ces critiques hostiles mais sérieux, va jusqu'à dire que la légion Thébéenne n'a jamais existé dans l'armée romaine ! Il faut de suite couler bas cette misérable objection, en rappelant que les historiens mentionnent cette légion sous plusieurs règnes, avec des numéros d'ordre qui variaient : *Tertia Diocletiana*, *Thebæorum-Secunda Constantia Theb.*-*Secunda Valentis, Theb.*-*Prima Maximiana Theb.* — Elle fut même souvent appelée *Legio Felix*, à cause de ses succès à la guerre.

Voilà le bilan des contradicteurs. Mais, en revanche, d'augustes et antiques témoignages attestent la vérité de cet événement. L'illustre saint Eucher, évêque de Lyon, a donné les actes reconnus maintenant authentiques des saints martyrs. Avec lui, ils ont pour apologistes ou chroniqueurs saint Maxime, Ennode de Pavie, Fortunat, Grégoire de Tours, et parmi les modernes, Ruinart, Tillemont, l'Anglais Georges Mickes, le bénédictin dom Joseph de Lisle, le jésuite Rossignoli, R. Félix de Balthazard, (Lucerne, 1760) et R. de Rivaz, (Paris, 1779); et enfin, en dernier lieu l'éminent historien, M. Amédée Thierry qui a consacré plusieurs pages au massacre d'Agaune dans le tome III de son Histoire de la Gaule sous l'administration des Romains.

Le document le plus ancien et le plus important, est la lettre de saint Eucher, mort vers l'an 450. Cette lettre, parfaitement authentique, ainsi que le démontre le Père Chifflet, qui a copié la version définitivement adoptée sur le manuscrit original de l'abbaye de Saint-Claude ; cette lettre, dis-je, est écrite à l'évêque Salvius ou Silvius. Saint Eucher y déclare qu'il tient la relation du martyre de la légion Thé-

béenne de ceux-là mêmes qui l'avaient apprise d'Isaac, évêque de Genève. Ce dernier la tenait de Théodore, évêque d'Octodurum, qui assista au concile d'Aquilée en 381 et qui pouvait avoir appris le martyre de saint Maurice arrivé dans son propre diocèse, de ceux-là mêmes qui en avaient été les témoins oculaires.

Voilà, certes, une filiation bien claire et nettement établie; mais il y a bien d'autres arguments.

Plaçons en première ligne le témoignage de l'auteur anonyme de la vie de saint Romain, abbé du Jura en Bourgogne, qui atteste qu'au commencement du V^e siècle, une église en l'honneur des martyrs Thébéens existait à Agaune.

Saint Avit, évêque de Vienne au commencement du VI^e siècle, a prononcé une homélie à Agaune à l'occasion de la restauration de cette église qui tombait en ruines à cette époque. Sirmond rapporte le titre de ce discours : « *Dicta in basilicâ sanctorum agaunensium in innovatione monasteriis ipsius; vel passione martyrum.* »

Cette église, qui tombait en ruines au commencement du VI^e siècle, avait dû être édifiée peu de temps après le martyre de la légion, c'est-à-dire au début du IV^e siècle, après la persécution de Dioclétien. Comment admettre, dans le pays, sur les lieux mêmes, très peu d'années après le fait, l'érection d'une basilique dédiée à des martyrs imaginaires? Est-ce que les contemporains n'auraient pas protesté? Le culte des martyrs d'Agaune, qui fut dès le début si florissant, aurait-il été possible si le massacre lui-même eût été une fable? Le simple bon sens fait la réponse. Non, une génération entière de contemporains et de témoins même, n'a pu errer et se tromper sur un point aussi capital. La tradition qui, dès l'origine, s'est dégagée nette et précise de la mémoire des contemporains, pour se projeter sans varia-